

—Monsieur, il est facile d'accuser.

—Je prouve aussi facilement, monsieur, dit le préfet, dont le regard, un peu plus dur, trahissait un commencement de colère... Je puis vous dire, tout d'abord, que des renseignements intimes qui me sont parvenus, il résulte la certitude que jamais il n'a été question de mariage entre Mlle Bérengère d'Hautefort et le caissier de Me Chavarot.

—Cependant, monsieur le préfet...

—Lafistole et Mlle d'Hautefort ne s'étaient jamais vus.

—Voilà qui est singulier...

—Les papiers que vous a confiés Lafistole n'appartenaient pas le moins du monde à la famille d'Hautefort. Ces papiers la concernent seulement ; ils étaient déposés chez votre patron, Me Chavarot, qui seul connaissait leur contenu. Je dis : seul ; le secret du dossier était inconnu même de la famille d'Hautefort. Ces papiers étaient enfermés dans la caisse particulière du notaire. Lafistole les y a volés...

Barabas fit un haut-le-corps.

—Bien invraisemblable, cela, dit-il. M. Chavarot avait toujours les clefs sur lui. Et il n'a pas pour habitude de nous mettre dans la confiance des combinaisons de la fermeture.

—Lafistole les a volés un jour que Me Chavarot s'était assoupi sur son canapé, laissant la caisse ouverte.

—Enfin, je veux bien le croire, dit Barabas point convaincu.

—Votre patron vous persuadera.

Et le préfet, se levant, vint droit au bonhomme.

—Savez-vous ce qu'il a fait ensuite, votre ami, monsieur Barabas ? Il est allé trouver la famille d'Hautefort, armé de ce secret. Et il a voulu la faire chanter. Non point qu'il ait demandé de l'argent. C'eût été trop vulgaire, et Lafistole était trop distingué pour cela. Mais il a prié Mme d'Hautefort de lui donner la main de sa fille, ce qu'elle a repoussé avec indignation.

Barabas hochait la tête.

Si Lafistole avait agi de la sorte, évidemment c'était un misérable ; mais ne lui mentait-on pas ?

Comme s'il avait compris sa réflexion, le préfet de police ajouta :

—Je tiens ces renseignements de votre patron lui-même. Il vous les confirmera au besoin.

Et, après un silence :

—Telle est donc la situation, monsieur Barabas. Vous avez chez vous des papiers qui ne vous appartiennent pas, qui ont été volés, et que, par conséquent, vous n'avez pas le droit de garder. Si vous refusez de nous les restituer, je ne sais pas trop si je ne vous enverrai point passer une huitaine de jours au Dépôt, pour vous donner le temps de la réflexion.

—Mais, monsieur le préfet, je suis un honnête homme, moi, dit Barabas consterné.

—Je n'en doute pas, mais prouvez-le.

Barabas était très perplexe.

—Ces papiers, où sont-ils ? Vous les avez toujours ? Vous ne vous en êtes pas dessaisi ?

—Non, non. J'ai promis de ne jamais m'en dessaisir.

—Je vous donne deux jours pour vous décider, monsieur Barabas. Si dans deux jours vous hésitez encore.

—Si j'hésite ?...

—Vous ferez connaissance avec le Dépôt.

Le préfet fit un signe au bonhomme.

Celui-ci comprit que l'entretien était terminé. Il était fort troublé. Il salua humblement, se cogna, en sortant, contre toutes les chaises, trouva difficilement la porte, les yeux brouillés les tempes bourdonnantes.

Déjà il se voyait en prison.

Et pourquoi ? Pour avoir été un honnête homme. Pour avoir voulu garder la parole jurée...

Il était à peine sorti que le préfet de police se dirigeait vers une porte donnant accès dans l'un des bureaux voisins.

Un homme en sortit, petit, malingre, bossu.

Me Chavarot, très pâle, et dont le doux et triste regard interrogea le fonctionnaire.

Celui-ci mit le notaire au courant de la conversation qu'il venait d'avoir avec Barabas.

—A vous, monsieur, dit-il, d'essayer votre influence sur votre employé. Moi, je n'ai plus qu'à attendre. Dites bien, toutefois, à cet entêté, que je suis absolument décidé à exécuter ma menace, et que le Dépôt l'attend.

Les deux hommes se regardèrent pendant quelques secondes sans plus prononcer un mot.

—J'ai étudié attentivement cette affaire, maître Chavarot. Toute cette histoire Bastien est navrante. Mais ne croyez-vous pas que Mme d'Hautefort a joué un rôle dans le meurtre de Lafistole ?

Me Chavarot tressaillit et ne répondit pas.

Le préfet de police ne pouvait s'y méprendre.

—Vous l'avez pensé comme moi ! Nous ferons tout pour étouffer cette déplorable aventure. Malheureusement, j'arrive un peu tard en

tout cela. Ce secret est connu de bien du monde. Une indiscretio peut tout perdre. Mme d'Hautefort est à la merci d'un hasard.

Quand Me Chavarot revint rue Saint-Georges, il trouva Barabas déjà installé devant son pupitre ayant passé ses manches de lustrine et prêt à grossoyer.

—Monsieur Barabas, veuillez me suivre dans mon cabinet.

Barabas s'attendait à cet entretien, après ce que lui avait dit le préfet de police.

Il suivit docilement le notaire.

Celui-ci ferma soigneusement la porte, puis, sans essayer de dissimuler son émotion, il prit les mains de Barabas :

—Je vous connais depuis de longues années déjà, monsieur Barabas, dit-il, vous êtes un brave et honnête homme et vous savez ce que je vais vous demander. Vous ne pouvez vous rendre complice d'une infamie. Les papiers que vous détenez m'ont été volés. Je vous prie simplement et sans autres phrases de me les rendre.

On y tenait donc beaucoup à ces papiers ?

Voilà ce que se disait le vieux.

Sa situation, devant son patron, était délicate, car il sentait qu'un refus entraînerait probablement son renvoi.

Chassé de chez Me Chavarot, où irait-il ?

Il n'aurait plus que sa place à l'orchestre de l'Élysé-Montmartre, mais c'était peu pour vivre, et encore, s'il s'en était contenté, cela n'eût pas suffi à l'entretien de son fils.

Mais il croyait de son devoir de garder, tant qu'il le pourrait, le dépôt qu'on lui avait confié.

Il n'était pas convaincu que Lafistole fût bien le misérable qu'on lui représentait.

Cela était bientôt fait d'accuser quelqu'un surtout lorsque celui qu'on accusait n'était plus là pour se défendre et lorsque, en dépit des calomnies, toutes les apparences, au contraire, plaidaient pour lui.

En effet, n'était-il pas victime ? N'était-il pas mort assassiné ? On le craignait donc bien, puisque ses ennemis n'avaient pas reculé devant un crime !...

Me Chavarot échoua, comme avait échoué le préfet de police, devant l'obstination du brave homme à se taire.

Le notaire avait bien compris que les menaces ne devaient pas avoir de succès. Il n'y avait pas eu recours. Il avait essayé de la persuasion, de la douceur, presque de la prière.

Efforts inutiles.

Et quand le notaire eut épuisé ses arguments, quand il se tut, Barabas, assis, la tête penchée, comme attendant le coup, se disait :

—Il va me chasser, cela est certain.

Si Me Chavarot avait obéi à sa colère, il eût chassé Barabas en effet, mais il était convaincu de la probité de son clerc. S'il avait échoué, c'est que, justement, il s'était heurté à l'excès de cette probité.

—Monsieur Barabas, dit le bossu, retournez à votre travail. Je ne vous renvoie pas, et c'est la plus grande preuve que je puisse vous donner de mes bonnes intentions à votre égard. J'espère que vous réfléchirez.

Barabas se leva, salua son patron et se dirigea vers la porte, soulagé d'un grand poids.

—Ne vous y trompez pas, ajouta le notaire. Aujourd'hui votre refus c'est encore de la probité... mais demain, cela serait de la malhonnêteté... J'espère que vous ne vous rendrez pas complice des mauvaises actions de Lafistole.

Ce mot troubla profondément le père Barabas.

Et c'est en vain que, pendant le reste de la journée, il appliqua son attention à son travail ; il accumula fautes sur fautes, ce qui lui attira pour la première fois de sa vie les réprimandes du maître clerc.

Une dépêche de Chavarot au préfet de police avertit celui-ci de l'insuccès de la démarche tentée par le notaire.

Le préfet était homme d'action.

Dans l'après-midi du même jour, il envoyait deux agents bien stylés chez la mère Barabas, afin de fouiller de fond en comble l'appartement et de découvrir le dossier.

Ce fut Barabas, qui, dans sa ruse naïve, eut raison de la police. Dix fois les agents, guidés par la vieille, dérangèrent la boîte

à piston.

Ni l'un ni l'autre n'eut l'idée de l'ouvrir !...

En entrant, un agent, avisant la boîte, avait dit :

—Tiens, il est musicien, votre mari ?

—Mais oui, deuxième piston à l'Élysé-Montmartre.

Et c'était tout.

La boîte, divisée par compartiments, était juste assez grande pour l'instrument de musique.

On ne pouvait y faire entrer autre chose.

Lorsque Barabas revint pour dîner, sa femme lui apprit la visite des agents.

*A suivre*